

COLLECTION

EXPLORATIONS PSYCHANALYTIQUES

# Expériences de l'informe

**Jacques Press**



• EDITIONS IN PRESS •

# **Expériences de l'informe**

ÉDITIONS IN PRESS  
74, boulevard de l'Hôpital – 75013 Paris  
Tél. : 09 70 77 11 48  
[www.inpress.fr](http://www.inpress.fr)

**Du même auteur :**

*La psychosomatique, hier et aujourd'hui*, 1995, Delachaux et Niestlé

*L'unité fondamentale de l'être humain*, 1998, Georg Éditions

*La construction du sens*, 2010, Presses universitaires de France

*La Perle et le grain de sable : traumatisme et fonctionnement mental*, 2010,  
Delachaux et Niestlé

*Rêver, transformer, somatiser* (dir.), 2013, Georg Éditions

*Corps culturel, corps malade* (dir.), 2014, Georg Éditions

*Corps parlant, corps parlé, corps muet : voies nouvelles en psychosomatique*  
(dir. avec I. Nigolian), 2016, Georg Éditions

*Enfances : mémoire sans temps, corps orphelin* (dir. avec I. Nigolian), 2018,  
Éditions In Press

*EXPÉRIENCES DE L'INFORME.*

ISBN 978-2-84835-567-2

© 2019 ÉDITIONS IN PRESS

*Illustration de couverture* : © galam – Adobe Stock.com

*Couverture* : Lorraine Desgardin

*Mise en pages* : Fanny Kalinine

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement des auteurs, ou de leurs ayants droit ou ayants cause, est illicite (loi du 11 mars 1957, alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

# Expériences de l'informe

Jacques Press

Ce livre est publié avec le soutien  
de l'Association Perspectives psychosomatiques.





# Sommaire

## Prologue

Transmission de vie, transmission de mort..... 7

## Partie I

### **L'expérience de la pratique**

#### Chapitre I

##### **Le transfert du négatif**

Histoire d'une possession blanche ..... 23

#### Chapitre II

**L'inconnu, l'intime, l'informe** ..... 39

#### Chapitre III

##### **L'analyse expérientielle corporelle**

Réflexions libres sur le fonctionnement du couple analytique  
en séance..... 53

#### Chapitre IV

**Le corps, les objets, les instances**..... 69

#### Chapitre V

##### **Entre le rêve et le trauma**

Espace du rêve, fantasying et état traumatique..... 83

#### Chapitre VI

**Séances** ..... 101

## Partie II

### **La construction de la théorie**

#### Chapitre VII

<b>Masochisme et organisation de la sexualité infantile : une théorie à démanteler</b> .....	119
--------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

#### Chapitre VIII

<b>La sexualité impure ou l'hystérie primaire à l'épreuve du contre-transfert</b> .....	127
---------------------------------------------------------------------------------------------	-----

#### Chapitre IX

<b>Le processus théorisant et l'informe</b> .....	135
---------------------------------------------------	-----

#### Chapitre X

<b>Théorie du fonctionnement mental et impensé du contre-transfert</b> .....	153
----------------------------------------------------------------------------------	-----

#### **En guise de conclusion**

<b>Pour une théorie psychosomatique ouverte</b> .....	165
-------------------------------------------------------	-----

<b>Bibliographie</b> .....	171
----------------------------	-----

<b>Références de publication</b> .....	177
----------------------------------------	-----

## Prologue

### Transmission de vie, transmission de mort

Michel Fain est sans doute le maître dont j'ai le plus appris. Que deux de ses remarques me reviennent ici à l'esprit n'est donc pas le fruit du hasard. La première est une réflexion un peu ironique faite lors d'un de ses séminaires à l'Institut de Psychosomatique de Paris dans les années 1990. Il regrettait, disait-il, qu'on n'ait pas lu avec assez d'attention la deuxième partie de *La nuit le jour* dans laquelle lui et D. Braunschweig examinent minutieusement la différence séparant la version du parricide décrite en 1913 dans *Totem et tabou*, de celle formulée en 1939 dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (D. Braunschweig et M. Fain, 1975). Cette différence, c'est l'introduction dans le second de ces textes d'un temps de latence entre le premier temps du refoulement et le deuxième, caractérisé par le retour du refoulé. Alors que, dans la version 1913, les fils ayant tué le père se partagent aussitôt les femmes et le pouvoir, Freud met en 1939 l'accent sur les quelque huit cents ans s'écoulant entre le meurtre de Moïse et son retour sous la forme du Madianite.

L'organisation de la sexualité humaine en deux temps séparés par une latence constituant un pivot central des conceptions de M. Fain, on conçoit qu'il y ait été particulièrement attentif dans sa lecture de Freud. Néanmoins, son regret, exprimé au soir de sa carrière et de sa vie, m'a touché au-delà de ce simple constat, il est resté gravé en moi. Confusément et sans pouvoir me l'exprimer clairement à l'époque, je l'ai entendu comme une mise en garde quelque peu désabusée d'un père sachant que son temps était

compté aux fils que nous étions : « *Je sais que ça ne sert à rien de vous le dire, mais n'oubliez pas la latence dans la transmission, n'essayez pas de la suturer.* » Sans doute le message n'était-il pas dépourvu d'une certaine ambiguïté. Comme tout auteur important et plus encore comme garant de l'école de pensée et de l'institution fondées par P. Marty et lui-même, M. Fain aurait bien voulu que sa théorie soit transmise et intégrée telle quelle par ses élèves, qu'ils en retiennent les éléments centraux sans les remettre en cause. Mais malgré tout, sa remarque me semble aller au-delà de la double injonction caractéristique du couple idéal du moi/surmoi : « sois comme moi/ne sois pas comme moi ». Elle pointe un élément central de toute transmission qu'on retrouve dans l'adage populaire voulant que la culture soit ce qui reste quand on a tout oublié. Cet élément, c'est celui de la respiration, de la latence, du travail de transformation intérieure qui permettra seul que la théorie des fils soit elle aussi créative, qu'elle échappe à ce que W. Bion nomme la saturation.

La deuxième remarque de M. Fain ouvre l'un de ses deux articles fondamentaux sur la vie opératoire : « *Peut-on décrire une relation entre deux êtres au cours de laquelle l'un serait pour l'autre une pure culture d'instinct de mort ?* » se demande-t-il à propos de l'excitation calmante que transmet une mère absente psychiquement à son enfant insomniaque (M. Fain, 1992, p. 5). Et de développer son point de vue selon lequel ce mécanisme pourrait engendrer chez cet enfant une préforme de vie opératoire. Ces réflexions ont constitué pour moi une source de réflexion inépuisable, mais elles m'ont aussi laissé quelque peu perplexe : comment comprendre qu'on puisse introjecter « *une pure culture* », indépendamment du lien à l'objet transmetteur de celle-ci ?

Ces interrogations m'ont conduit à me tourner vers la notion d'identification projective dans la forme décrite par Bion : celle-ci est en effet pour lui le support des toutes premières relations et du nécessaire travail de transformation via la rêverie maternelle. À l'évidence, cette manière de faire comporte un aspect de rébellion – on sait le peu d'estime que M. Fain portait à W. Bion tout comme à D.W. Winnicott d'ailleurs – ce qui met en évidence un point central : acquérir une pensée personnelle comporte

nécessairement un versant parricide qu'il s'agit de perlaborer, la créativité est à ce prix. La difficulté à traiter psychiquement cette problématique constitue une source fréquente de blocage de l'activité créatrice.

Si je place côte à côte ces deux réminiscences, c'est qu'elles mettent en évidence certains éléments inhérents à la notion même de transmission et qu'elles dessinent en filigrane les premiers contours de mon argument : transmission et latence ont partie liée ; le risque existe toujours de suturer la seconde ; l'une des façons d'éviter cet écueil, c'est de ne pas reculer devant le métissage théorique, ce qui implique de perlaborer les motions pulsionnelles nécessairement mises en jeu dans le processus de transmission.

## **Transmission, tiercéisation, métissage**

À ce stade de ma réflexion, quelques banalités éléments méritent d'être rappelées.

Tout d'abord, toute transmission implique deux partenaires et l'espace qui les sépare, et donc une forme (ou une préforme) de tiercéité. Or l'être humain est ainsi fait qu'il se défend autant qu'il le peut contre la complexité engendrée par le chiffre trois, et les analystes, qu'ils soient formateurs ou en formation, ne font pas exception à la règle. La question est celle des mécanismes de simplification que l'un comme l'autre partenaires seront tentés de mettre en place. Même si la situation de transmission est par essence asymétrique, chacun y a sa part : il n'y a pas d'un côté un personnage actif – le maître – de l'autre un élève qui serait un pur réceptacle.

Par ailleurs, on pourrait penser que transmission de la connaissance dans le cadre d'une formation d'un côté et transmission individuelle de la vie psychique de l'autre mettent en jeu des mécanismes bien différents. Pourtant, il me semble qu'il y a une correspondance profonde entre ces deux modalités. L'une comme l'autre mettent en jeu un donneur et un receveur, l'une comme l'autre se jouent sur la tension entre les deux partenaires, sur la capacité du donneur à ne pas utiliser le receveur pour son propre bénéfice narcissique, sur celle du receveur à mettre au travail

et en question ce qu'il a reçu pour pouvoir l'intégrer en un tout personnel. Et dans la transmission psychanalytique comme dans la transmission individuelle, quelque chose passe – et se passe – qui n'est pas simple transmission de savoir. À l'adage « *ce que tu as reçu en héritage de tes aïeux, acquiers-le* », on pourrait accoler une autre pensée empruntée par Sigmund Freud à Goethe : « *deviens ce que tu es* », c'est en acquérant notre héritage que nous deviendrons ce que nous sommes.

Comment y parvenir ? Ici intervient un paradoxe auquel on n'a peut-être pas prêté suffisamment attention. Pour pouvoir prendre pleinement la mesure de ce que nous avons reçu de nos maîtres, il faut pouvoir nous en détacher, il faut, comme je viens de le dire, une forme ou une autre de tiercéisation. Sinon, nous risquons de passer notre temps et notre vie à n'entendre que ce qu'ils nous ont appris, à reproduire à l'identique la doxa propre à la chapelle psychanalytique à laquelle nous appartenons, ce qui la condamne à dépérir tôt ou tard. Or, ce qui joue dès le départ le rôle de tiers dans la transmission entre maître et élève, c'est ce que nous transmettent nos patients. À une condition toutefois : que l'élève ait une liberté intérieure suffisante pour se permettre d'entendre vraiment ce que ceux-ci lui disent sans rester totalement captif de la vision du maître. Essayer d'entendre par nous-mêmes ce que nos analysants nous disent, maintenir ouverte la tension inévitable entre le caractère partiel et incomplet de toute théorie et la complexité des faits cliniques : ce sont les conditions de base pour maintenir une théorie vivante. Écrivant ceci, je ne suis nullement en train de prêcher pour un primat de la clinique, mais bien pour une interrelation dialectique et ouverte qui laisse la porte ouverte à d'autres modes de pensée. Je ne suis pas non plus en train de dire qu'il suffit de se réclamer de soi-même dans un mouvement mégalomane et autosuffisant, mais qu'il importe de laisser vivre et travailler l'incomplétude propre à toute théorie. C'est seulement ainsi qu'elle pourra servir d'aiguillon à notre travail de recherche. Ce processus est loin d'aller de soi. Toute institution, qu'elle soit psychanalytique ou autre, comporte une dimension entropique, elle vise à la répétition de l'identique avant de privilégier l'ouverture et la créativité. Et l'entropie institutionnelle vient

rencontrer chez chacun de nous la recherche de conformité ainsi que le souci de se faire bien voir et de ne pas nuire à sa carrière.

Deux points sont ici fondamentaux. Le premier est le refus des arguments d'autorité. Pour prendre un exemple dans le domaine qui est le mien, la psychosomatique : « *Il n'y a pas de somatisation sans dépression essentielle préalable.* » Certes, c'est un des fondements du modèle martyrien, mais s'il est impossible à remettre en cause, c'en est fait d'un travail de connaissance, on tombe dans un modèle de type religieux ou sectaire. L'autre élément est l'ouverture sur d'autres modes de pensée. J'y ai fait tout à l'heure allusion à propos de la théorie bionienne de l'identification projective et j'y reviens brièvement. J'ai été frappé depuis longtemps par le fait qu'identification projective excessive et échec du double retournement de la pulsion (retournement en son contraire et sur la personne propre) décrivaient des phénomènes très proches. L'intérêt de la notion kleinienne comme de son extension bionienne est, comme je le disais plus haut, de mettre un processus (dans l'exemple que je donnais : l'introduction dans le sujet d'une pure culture d'instinct de mort) ayant pour conséquence un fonctionnement ultérieur (l'identification projective excessive) dans une dynamique relationnelle. Évidemment, nous débouchons aussi sur de nouvelles questions. En particulier, si la version bionienne permet de mieux intégrer la dimension relationnelle dans l'intériorisation des mécanismes calmants, elle n'aborde pas – ou de manière très indirecte – la dimension économique qui est au cœur de la réflexion de M. Fain.

Ce n'est pas ici le lieu de développer plus longuement ces aspects métapsychologiques. Ce que je souhaite en revanche mettre en évidence, c'est l'absolue nécessité d'un métissage théorique, faute de quoi on tombe dans une ghettoïsation théorique stérilisante avec son corollaire inévitable : les guerres de religion entre chapelles psychanalytiques. Qu'on m'entende bien : il ne s'agit pas de tomber dans un œcuménisme mou, mais bien de confronter ce que chaque auteur dans son langage et son école de pensée a cherché à mettre en évidence et de voir dans quelle mesure d'autres manières de penser peuvent nous apporter un éclairage utile, ce que nous pouvons en retirer comme aussi ce que nous ne pouvons accepter.

Dans le même ordre d'idées, il me semble qu'un analyste a plusieurs sortes de maîtres. Il y a d'abord ceux qui lui ont appris le b.a.-ba du métier, les premiers superviseurs dont on ne saurait sous-estimer l'importance: ils apportent en effet au débutant un premier cadre de pensée. Il y a ensuite les auteurs qu'on est amené à côtoyer de plus près et dont la profondeur de pensée illumine des pans entiers de notre activité. Pour moi, P. Marty, M. Fain et A. Green ont joué ce rôle. Le risque est évidemment celui de l'éblouissement et de l'idéalisation. S'il est impossible d'y échapper complètement, il est important que maître et élève y soient attentifs: là encore, c'est un processus impliquant les deux partenaires.

Enfin, une troisième catégorie de maîtres occupe une place différente mais tout aussi significative. Je les appellerai des maîtres "à distance". Ce sont des auteurs que je n'ai pas côtoyés personnellement, mais avec lesquels j'ai acquis au fil du temps une familiarité profonde et par rapport à qui s'est opéré une sorte de tri, certains aspects de leur œuvre devenant en quelque sorte partie intégrante de ma manière de penser, d'autres en revanche me paraissant plus critiquables. Je retrouve ici un leitmotiv de ma réflexion: il ne s'agit pas de gober tout cru les apports de ces auteurs, c'est un long processus de mûrissement et d'intégration. Freud est bien sûr le premier de ces maîtres à distance. Mais il y en a d'autres, qui m'ont accompagné tout au long de mon parcours: Sándor Ferenczi (le clivage traumatique et le contre-transfert), Winnicott (la régression à la dépendance absolue et l'usage de l'objet), W. Bion (la théorie de la pensée) ont à des degrés divers rempli cette fonction, de même J.-B. Pontalis (*Entre le rêve et la douleur*) et Michel de M'Uzan (*De l'art à la mort*) dans les années avant que je n'aie un contact direct avec lui. Leur importance est double. Elle tient d'une part au fait que leurs apports venaient rencontrer chez moi les interrogations soulevées par le travail avec mes patients et par l'écart entre ce que je ressentais à leur contact et ce qu'ils (les patients) me transmettaient et ce que me transmettaient mes maîtres. Elle tient aussi à la valeur tierce juste évoquée: ce sont eux qui m'ont permis de mettre au travail et, dans une certaine mesure en forme, le reste inhérent à toute formulation théorique, d'éviter de m'enfermer dans une

vision unique d'allégeance qui comporte toujours également une part d'aliénation et de fermeture.

## **Narcissisme phallique et transmission : la transmission calmante**

Il existe en effet une forme de transmission qui, en cela comparable à l'excitation calmante, vise au calme et non à la satisfaction. Le calme, sur le plan théorique, consiste à s'enfermer dans un modèle bétonné et fermé de toutes parts, ne laissant aucune place au doute : objectif d'autant plus facilement réalisable que, dans notre domaine, le modèle de la vérification scientifique classique ne fonctionne pas ou mal. Un autre rapprochement avec les entités décrites dans la psychopathologie individuelle s'impose ici. En effet, M. Fain (Fain, 1995) et A. Green (Green, 1995) ont séparément mis en évidence des modalités de maîtrise visant à l'extinction pulsionnelle : distorsion du moi dans la terminologie du premier, analité primaire dans celle du second de ces auteurs. La force de leurs descriptions me paraît considérable. Elle tient sans doute à un aspect dont ils n'avaient peut-être pas une pleine conscience : ces entités constituent l'expression clinique d'une tendance fondamentale et générale du psychisme humain visant à la réduction au niveau zéro de l'excitation, une tendance que Freud a mise en évidence en 1920 dans *Au-delà du principe de plaisir* et qui a fondé sa dernière théorie des pulsions.

Je ferai volontiers l'hypothèse qu'elle trouve chez les psychanalystes une forme particulière d'expression : elle se manifeste dans leurs théorisations. En l'occurrence et de façon paradoxale, elle me paraît à l'œuvre dans certains aspects des théorisations des psychosomaticiens eux-mêmes. Nous voilà par exemple face à un patient qui se manifeste plus comme un survivant que comme un être vivant et affecté. Et nous en tirons la conclusion qu'il lui manque quelque chose que nous, analystes, avons : il est incomplet, nous sommes complets. Or, en procédant ainsi, nous sommes à mon sens en pleine contrainte de répétition. Notre patient

nous montre la “solution” qu’il a mise en place pour colmater une série de situations qu’il n’est pas parvenu à traiter psychiquement et, en particulier, des situations caractérisées par ce que M. Fain a nommé le « *vol de la projection* » (Fain, 1990a). En quoi consiste ce « *vol* » ? Au lieu de faire de leur enfant « *his Majesty the baby* », certaines mères au narcissisme trop fragile renversent la situation et exigent d’eux que ce soit lui, cet enfant, qui les fasse reines. L’analyste déclarant son patient inachevé et se proclamant lui complet ne fait-il pas exactement la même chose en se proclamant roi au détriment de son patient ? Ne reproduit-il pas le traumatisme (ou la série de traumatismes) qui a enfermé ces personnes dans le fonctionnement qu’ils nous donnent à voir ? Ne devenons-nous pas alors des « *rouleurs de mécaniques* » théoriques (Fain, 1990b) à travers le processus de théorisation lui-même ?

Je tire de cet exemple plusieurs conclusions. La première, c’est que nos théories pourraient bien souvent être l’expression de ce que nous n’avons pas réussi à métaboliser dans notre contre-transfert. La deuxième prend la forme d’un avertissement : il convient de ne pas prendre au premier degré ce que nos patients nous transmettent. En faisant jouer nos biceps théoriques, nous nous empêchons de vivre une expérience particulière et dont on ne ressort pas intact : celle de la transmission du négatif, qui est aussi une transmission en négatif. Autant, entre l’analyste “qui a” et le patient “qui n’a pas”, la distance est incommensurable et la transmission unilatérale analyste > patient bien balisée. Autant aussi, vivre pleinement dans le transfert et le contre-transfert les enjeux du blanc de la « *relation blanche* » est évidemment une tout autre paire de manches qui engage l’analyste au plus profond de lui-même.

Mais, pour ce qui nous concerne ici, la conclusion la plus importante est la suivante : pour pouvoir mettre en discussion la théorie de M. Fain, il m’a fallu d’un côté assimiler profondément son apport, et de l’autre rester ouvert à ce que je sentais confusément dans les échanges avec mes patients et qui ne me semblait pas cadrer avec les formulations théoriques qui m’étaient enseignées. Ici de nouveau, l’ouverture sur d’autres modes de pensée, par exemple l’identification projective que

j'évoquais tout à l'heure, m'a été fort utile, même si j'en ai aussi perçu les limites. Je retrouve la nécessité de faire travailler l'écart entre ce que nous transmettent les patients et ce que nous transmettent nos maîtres : c'est la condition pour qu'une théorie reste vivante.

Par ailleurs, si j'en crois mon parcours personnel comme mon expérience d'analyste, les capacités créatives, chez l'homme en tout cas, sont étroitement liées à l'une des limites de l'analyse selon Freud, à savoir la perlaboration de la position homosexuelle passive : avoir un enfant du père. Pour le dire autrement : l'enfant théorique auquel je donne naissance est sans doute pour une part le produit fantasmatique de ma relation avec M. Fain, mais ma théorie ne sera véritablement vivante que pour autant que j'aie renoncé à ce désir, assumé la rivalité, la filiation et reconnu nos différences. C'est ce que vise à suturer le narcissisme phallique qui suppose une activité de tous les instants pour dénier dans un même souffle la castration maternelle, les désirs homosexuels passifs du sujet ainsi que la place du père. Si ce narcissisme est aussi actif dans la construction et la transmission de nos théories, on aboutit au paradoxe que, dans ces conditions, le processus de production théorique lui-même pourrait avoir pour effet de bloquer ce qui en est à la source et en fait la richesse : la passivité, la non-saturation, l'ouverture sur l'inconnu et l'informe.

Il pourrait ainsi y avoir des théories entières carburant au narcissisme phallique dans une perversion au sens freudien du terme : dénier par la perception d'un écrit sans faille le manque inhérent à toute construction psychique. Mais aussi : dénier par l'activité de théorisation même la passagèreté de l'objet, sa faillibilité et ses limites, du moment que ces caractères rejaillissent immédiatement sur le sujet. On conçoit aisément, et cela a été abondamment développé à propos de nos patients – mais pas à ma connaissance pour nous autres analystes – que cette constellation rende le deuil impossible et débouche sur une perte sèche lorsque l'objet vient à disparaître. Transmission et travail de deuil par rapport à nos maîtres auraient ainsi partie liée.

Cette faillite du travail de deuil entraîne deux effets qui forment l'avèrs et le revers de la même médaille et qui, bien qu'apparemment opposés,

coexistent régulièrement. Le premier, c'est le collage : on se livre à une exégèse sans fin des plus petits détails de l'œuvre du maître. Quant au second, je le qualifierai de meurtre blanc : c'est un meurtre silencieux. On cesse petit à petit de parler d'éléments importants de la théorie de l'auteur concerné pour faire comme s'ils n'avaient jamais existé ou comme s'ils étaient tellement datés sur le plan historique que ça ne vaut plus la peine d'en parler. Il me semble que le silence fait ces dernières années dans les travaux psychosomatiques sur le modèle de P. Marty pourrait en partie relever de ce mécanisme. Le problème est d'autant plus complexe qu'à côté de sa richesse et de sa créativité, la théorie de P. Marty présente des aspects de saturation non négligeables. Son côté holistique, sa visée globalisante font qu'il est très difficile d'en avoir une vue différenciée, d'en prendre certains aspects et d'en rejeter d'autres.

Or, on débouche sur un constat surprenant. Plus aisément que le contenu de la théorie, ce qui paraît se transmettre en priorité c'est sa forme, et, dans sa forme, ce qui est rassurant et n'expose pas à l'inconnu. En d'autres termes, la saturation se transmet à plein : à saturation, saturation et demie. C'est un mécanisme d'une très grande généralité et il pourrait être intéressant et instructif de dresser ainsi une généalogie de la transmission théorique en psychanalyse envisagée sous cet angle. Ce mécanisme n'est pas sans évoquer ce que Freud décrit dans le paragraphe intitulé « *l'analogie* » de *L'homme Moïse et le monothéisme* (Freud, 1939) : l'homme qui s'est rebellé toute sa vie contre une imago paternelle rigide et autoritaire devient sur le tard identique dans sa manière d'être à l'image qu'il a gardé de ce père, ceci alors même qu'il s'est constamment appliqué à donner à son existence un contenu qui en diffère en tous points. Il a évacué le contenu ; il est rattrapé par la forme. Une fois encore, j'aimerais souligner que le receveur de la transmission porte sa part de responsabilité et qu'on peut très bien parvenir à rendre compte de manière saturée d'une théorie qui ne l'est pas. J'ai ainsi été stupéfait d'entendre dans certains exposés sur l'œuvre de Winnicott une réification totalement étrangère à cet auteur : les modalités de maîtrise évoquées précédemment étaient visiblement pleinement actives et donnaient à

l'auditeur l'impression d'avoir sous les yeux un "petit Winnicott illustré" comme le Larousse du même nom. Je retrouve l'axe de ma réflexion : pour être si répandue, une telle constellation doit bien correspondre à une tendance profonde et généralisée dans l'espèce humaine.

## Transmettre l'intransmissible

Quelles sont alors les conditions nécessaires et suffisantes pour que la transmission soit vivante et transmette une théorie qui le soit aussi et surtout le reste ? Pour le dire en une phrase et sous une forme elle aussi paradoxale : ce qu'il s'agirait de transmettre, c'est ce « *quelque chose* » qui rend l'expérience analytique unique et incommunicable, « *quelque chose* » qui la rend donc intransmissible. À la fin de *Transformations*, W. Bion fait une remarque d'une grande profondeur en lien avec cette question. « *En O, la fausseté de l'énoncé importe moins que le fait de le reconnaître comme faux, parce que c'est le fait de savoir qu'il est faux qui "inhibe" la croissance, tandis que la fausseté relève de l'imperfection humaine. En C, le fait de reconnaître que l'énoncé est faux importe moins que sa fausseté parce que c'est elle qui "inhibe" l'instauration d'une signification, tandis que le fait de le reconnaître comme faux relève de l'inadaptation individuelle* » (Bion, 1965, p. 190, guillemets de Bion). En d'autres termes, lorsqu'on enseigne une théorie psychanalytique, on est dans le deuxième cas de figure : on transmet des connaissances et il importe que cette transmission soit aussi exacte que possible. De même lorsqu'on suggère une interprétation, surtout si elle porte sur un contenu, on se situe dans le registre que W. Bion appelait C (pour "connaissance"). Mais on risque fort de passer à côté de l'essentiel, ce qui, au fil du temps m'a rendu très prudent : j'évite autant que possible de suggérer des interprétations pendant les supervisions, et, dans ma pratique analytique, je me demande régulièrement ce qui m'arrive quand je donne une interprétation de contenu à un patient. L'interprétation porte me semble-t-il beaucoup plus sur ce qui est en train de se jouer – ou de ne pas se jouer – dans la séance ;

elle n'a de valeur que si, dans sa forme et/ou dans la manière dont elle est formulée, quelque chose transparaît – ou forme l'écho – de la qualité de ce qu'"expérientent" (qu'on me pardonne le néologisme) les deux partenaires.

Voici que se dessine un nouveau parallèle qui met en relation interprétation et transmission. L'enjeu est en effet analogue : faire résonner dans la séance – d'analyse, de supervision, de séminaire – un écho de ce "quelque chose" qui forme l'essence de notre pratique et la rend unique. Il s'agirait dans un même souffle d'énoncer des théories aussi précises que possible tout en véhiculant, dans notre manière de l'exprimer, la reconnaissance profonde de leur inévitable fausseté et le fait que cette fausseté fait non seulement notre grandeur et notre misère d'êtres humains, mais plus encore qu'elle est nécessaire pour que la chaîne de transmission, pour que la vie continue. Peut-on approcher de plus près ce "quelque chose"? Une grande partie de l'œuvre de W. Bion tourne sans doute autour de cette question. Cet auteur a cherché une voie du côté de l'abstraction mathématique, puis philosophique et même religieuse. Le lecteur le constatera, tout au long de ce livre, je m'efforcerai de suivre un chemin un peu différent.

Comme nous le verrons dans le chapitre consacré à *L'analyse, expérience corporelle*, ce chemin comporte deux embranchements. Le premier part de l'expérience du corps propre. Notre moi-corps, être de surface, est entièrement modelé par la perception, qui, rappelons-le, joue pour lui le rôle qui échoit à la pulsion pour le ça (Freud, 1923, p. 270 sqq.). Mais il importe d'ajouter à ce constat que le moi n'englobe dans sa perception qu'une petite partie du corps qu'il a et qu'il est. Dans cet écart se creuse une première béance : jamais nous n'aurons un accès libre à la corporéité qui nous constitue. Le second embranchement part du fait que le moi est également un prolongement du ça, et, par l'intermédiaire de celui-ci, se trouve également dans un rapport avec un autre aspect de l'inconnu : celui que constituent les sources corporelles des motions pulsionnelles, source à laquelle jamais non plus nous n'aurons un accès complet ; c'est une deuxième béance. Il m'est souvent arrivé de penser que la terreur devant l'immensité des espaces infinis (Pascal) trouvait sa source intrapsychosomatique (à nouveau un néologisme !) dans cette double béance,

dans ce caractère doublement limité et partiel de notre vécu corporel : notre moi s'habite sans savoir ce qu'il habite et ce qui l'habite.

Comme je le développerai, la conséquence de cet état de choses est que la cure analytique est à mon sens une thérapie corporelle engageant l'entièreté du psychosoma des deux partenaires. C'est aussi l'une des grandes différences entre le dispositif divan-fauteuil et le face-à-face : seul le premier permet à ce double hiatus d'occuper toute sa place. Et c'est l'activité de transformation engageant les deux partenaires de la cure qui va constituer le cœur du travail analytique. Que ce travail implique une extrême capacité négative, cela est maintenant bien connu. Cependant, il faut ajouter que celle-ci ne peut se comprendre que sur le fond d'une présence sensible, active et vivante de l'analyste (Press, 2010). M. Fain a écrit dans l'un de ses derniers textes qu'il faudrait penser l'activité non comme le contraire de la passivité mais comme son complément et je ne peux qu'applaudir. C'est de la rencontre entre passivité extrême, dans laquelle passivation et détresse ne sont jamais loin, et présence extrême, que va naître la capacité négative, c'est sur ce fond qu'elle pourra pleinement se développer. Lorsque cela se produit – ce qui n'est jamais assuré d'avance – prend alors forme le “quelque chose” dont je parlais plus haut : quelque chose qui est comme un agrandissement de la sphère de perception de soi-même (le moi-corps) et de ses sources pulsionnelles (le ça) ; quelque chose qui, de manière indissoluble, est advenu, a pris forme et a été rendu possible par l'objet et va donc de pair avec l'émerveillement devant la qualité du lien qui nous unit à lui, émerveillement qui est en même temps une prise de conscience. Le sentiment d'élation qui s'ensuit n'est pas maniaque ; il est celui d'une unité trouvée et d'un lien à l'objet trouvé.

Comment transmettre l'écho d'un tel processus ? Certes, c'est bien ce que j'essaie de faire ici. Mais cela pose à nouveau avec acuité la question du niveau (Bion dirait du *vertex*) auquel s'opère cette transmission. Si elle ne s'effectue qu'au niveau de la compréhension intellectuelle, c'est évidemment un coup pour rien. Si quelque chose en revanche transparait au travers de ma description de la qualité et de la valeur transformationnelle de l'expérience émotionnelle que traverse le couple analytique, on change

de registre. Sans doute est-ce aussi l'une des critiques qu'on peut adresser à la compréhension martyrienne des processus de somatisation : elle se situe à un niveau de connaissance objective, elle met de côté – ou laisse en suspens – dans son expression théorique la qualité, fût-elle négative, de l'expérience émotionnelle que nous donnent à vivre certains patients. Ce qui nous manque, c'est une théorie qui parvienne à prendre en compte ces différents versants et de les appliquer dans notre pratique.

Si transmettre cet écho est chose déjà tellement problématique dans le cadre d'un texte écrit, que dire de la difficulté que cela représente dans le processus de formation ? En tant qu'analyste formateur et pour avoir animé un groupe de psychosomatique pendant de nombreuses années, je connais bien l'inconfort inhérent à la position de transmetteur. Soit on privilégie la transmission objective avec le risque de favoriser surtout la résistance aux aspects du contre-transfert qui menacent le plus notre tranquillité narcissique. Soit on privilégie la qualité de l'expérience, l'importance pour l'analyste de s'engager pleinement et sans réserve, mais le risque est alors de perdre de vue une compréhension plus à distance des difficultés dans le fonctionnement de nos patients, difficultés qui les mettent à risque de déclencher une somatisation ou qui sont responsables de celle qui existe déjà.

Une transmission de vie, ce serait celle qui serait capable de se tenir constamment sur une ligne de crête entre ces deux positions, de ne jamais oublier, quand on se tient sur un vertex, que l'autre est là aussi présent et actif, de ne jamais oublier non plus combien la connaissance peut défendre de l'expérience. Le plus important réside sans doute dans une sorte de preuve par l'acte : montrer, dans la manière que nous avons de transmettre nos connaissances, que nous savons que l'essentiel est ailleurs, cet essentiel insaisissable et qui pourtant nous meut, qui donne sens à notre travail et forme la raison d'être du métier impossible que nous avons choisi d'exercer. Et peut-être alors quelque chose de cet essentiel passera-t-il, en filigrane de ce que nous exprimons, et pourra-t-il être intégré par ceux et celles qui nous ont choisis pour remplir le rôle de passeurs que nous sommes dans notre activité de formation. Peut-être aussi seront-ils à même, le moment venu, de transmettre à leur tour une théorie vivante.

# Expériences de l'informe

Jacques Press

Qu'est-ce que l'informe en psychanalyse ? Cet ouvrage s'attache à cette « non notion », insaisissable par essence, et nous permet d'en préciser les contours.

Entre les apports théoriques des maîtres – les grands auteurs de la psychanalyse – et la pratique du vécu avec les patients, existe un écart que tout clinicien fait travailler : c'est la condition pour qu'une théorie reste vivante. C'est dans cet écart que se joue le cheminement avec chaque patient : l'ouverture sur l'inconnu, l'ouverture sur l'informe.

Jacques Press engage le clinicien à vivre cette expérience particulière, dont on ne ressort pas intact. À éprouver cet engagement auprès de chaque patient sur une ligne de crête entre théorie et pratique. Il insiste sur l'absolue nécessité du métissage théorique, ouvrant la porte à d'autres modes de pensée, dans le même esprit de renouvellement.

Un ouvrage puissant, issu d'une longue pratique psychanalytique et psychosomatique. Une invitation s'exposer à l'inconnu, à oser, à créer.

*Jacques Press est psychanalyste et psychosomaticien, membre formateur de la Société Suisse de Psychanalyse, membre honoraire de l'Association Perspectives psychosomatiques dont il a été président, « chair » de la Working Party on Psychosomatics de la Fédération Européenne de Psychanalyse.*

Illustration de couverture:  
©galam – Adobe Stock.com

**20 € TTC France**

ISBN : 978-2-84835-567-2

**[www.inpress.fr](http://www.inpress.fr)**



9 782848 355672

Publié avec le soutien de  
l'Association Perspectives  
psychosomatiques.